

Chapitre 7

Durant les jours qui suivirent, Charles souhaitait parler tranquillement à Alice de ce dont Marie et lui avaient discuté. Il ne lui restait qu'une petite semaine de vacances et il ne pouvait pas laisser Alice s'empêtrer dans un projet qui la rendrait malheureuse. Une petite voix ne cessait de lui répéter que ce n'était pas son rôle, mais il sentait tout de même qu'il devait le faire. Cependant il lui était impossible de se retrouver seul avec elle. Et puis, il y avait tant à faire dans la bâtisse que les journées passaient trop vite. Le soir venait rapidement, et, avec lui, la fatigue d'une journée de travail, peu propice à ce genre de discussion houleuse. Car, il le savait, amener le sujet allait forcément l'exposer au même silence catégorique qu'Alice avait montré avec ses proches. Il avait essayé une ou deux fois d'aborder le sujet, mais comme Marie l'avait prédit, la jeune fille se braquait, prétextant une occupation urgente.

De son côté, Alice restait assez intimidée par Charles. Elle avait l'impression qu'il ressentait pour elle une certaine pitié. Elle le trouvait charmant dans ses manières, et il possédait un magnifique sourire, mais il était hors de question de tomber amoureuse de lui. Il savait peut-être jouer les hommes ordinaires avec eux, mais elle savait que, dès qu'il rentrerait à Paris, il retrouverait ses amis artistes arrogants, dont elle avait eu un aperçu révélateur à la soirée de Benjamin.

Un après-midi, Bertrand, satisfait de l'avancée des travaux, et en l'honneur de Charles qui partait bientôt, décréta que les travailleurs avaient mérité une soirée en ville. Il ne mit pas longtemps à convaincre tout le monde. Marie accepta avec plaisir de garder son arrière-petit-fils pendant une soirée.

Bertrand, Céline, Charles et Alice se dirigèrent tous les quatre vers Périgueux où une table dans un restaurant de gastronomie locale avait été réservée. Le dîner fut animé par l'évocation des souvenirs d'enfance de chacun. Les deux cousines racontaient leurs vacances dans la maison de leurs grands-parents, surtout les spectacles montés avec tous les cousins, et savamment orchestrés par une de leurs tantes. Tout y passait, des classiques aux créations plus originales. Alice racontait qu'étant un peu plus jeune que les autres, elle était régulièrement assignée à plusieurs petits rôles à la fois, tandis que Céline s'emparait du rôle principal. Les deux garçons, quant à eux, évoquèrent leurs vacances d'adolescents : les jeux dans la forêt, les nuits passées dans des cabanes, leur première cigarette, leur première bière, et les quatre cent coups en pension. Alice et Charles sentaient que l'atmosphère se détendait entre eux, et ils prenaient tout deux beaucoup de plaisir à entendre les souvenirs de l'autre.

A la fin de leur repas, il n'y avait presque plus personne dans le restaurant, et Bertrand aperçut un piano au fond de la salle, côté bar, qui semblait à disposition des clients et insista pour que Charles joue quelque chose. A la grande surprise de tous, Charles se mit à jouer du jazz, Alice y reconnaissait de temps en temps des mélodies de *Rhapsody in blue* de Gershwin. Elle trouvait à Charles un air tout à fait différent détendu et heureux, rien à voir avec ses concerts à la télévision. A l'écran il était très beau, certes, mais possédait un air mélancolique, qui collait d'ailleurs parfaitement bien au concerto de Rachmaninov. Ici, les gens ne devaient sans doute pas savoir qui il était, et Charles semblait apprécier cet anonymat. Elle commença à comprendre ce qu'il avait voulu lui dire ces dernières semaines. Peut-être était-ce vrai ? Peut-être était-il réellement malheureux dans sa vie d'artiste de renommée ? Mais pourquoi les choses ne seraient-elles pas différentes pour elle ?

Aussi agréable que fut la soirée, il leur fallut retourner chez Marie. Alors que Céline et Bertrand portaient récupérer leur fils, Alice resta un instant avec Charles.

- Je peux te poser une question ? lui dit-elle doucement
 - Bien sûr.
 - Es-tu heureux de ta carrière, de ta vie à Paris ?
- Charles la regarda un long instant avant de répondre :
- Non... je ne crois pas.
 - Je suis désolée.
 - C'est pour cela que je voulais absolument te parler ces derniers jours, je ne veux pas que tu te rendes malheureuse à poursuivre un rêve qui ne te correspond peut-être pas.
 - Qu'est-ce que tu en sais ? Tu ne me connais pas !
 - Non mais ta grand-mère te connaît bien, elle, et elle est malade à l'idée que tu restes misérable à Paris sous prétexte de poursuivre ton rêve.
 - Grand-Mère t'a parlé de tout ça ? Je n'y crois pas... Quand ?
 - L'autre jour, quand j'ai pris un café avec elle.
 - C'est elle qui t'envoie alors ? Elle pense sans doute que tu auras plus d'influence qu'elle ou que mes parents pour me dissuader. Mais c'est hors de question, je leur ai déjà dit ! » Elle s'arrêta brusquement de parler, car les larmes lui montaient aux yeux.
 - Alice, dit Charles tendrement en lui prenant la main, abandonner l'idée de jouer dans un grand orchestre ne signifie pas abandonner le violoncelle ou la musique. Il est peut-être temps de te construire un autre rêve, un rêve qui t'épanouisse.
 - Tu ferais quoi, toi, si tu arrêtais ta carrière ?
 - Je n'en sais rien, je n'y ai pas encore réfléchi.
 - Tu vois ? C'est compliqué... et cela fait des années que je me tue pour y arriver !

Alice se mit à sangloter. Charles était peiné de la voir ainsi, mais il sentait qu'il avait réussi à toucher quelque chose chez elle. Pour une raison qu'il ignorait, il se souciait du bonheur d'Alice.

- Excuse-moi, je ne voulais pas te faire pleurer. Tu as besoin de repos, je pense. On se voit demain. Bonne nuit.

Il prit un mouchoir dans sa poche, essuya doucement les larmes de la jeune fille, prit sa joue dans sa main, et dans un élan qu'il n'aurait su expliquer, lui embrassa doucement les lèvres. Alice resta interdite quelques instants et regarda Charles rentrer dans la voiture de Bertrand. Elle revint à elle lorsqu'elle vit Bertrand et Céline s'avancer pour la saluer. Quand la voiture quitta la cour, elle rentra dans la maison, embrassa sa grand-mère et partit se coucher. Elle garda les yeux ouverts dans le noir un bon moment, à se repasser la soirée en boucle dans sa tête.
